

## *Un plaidoyer pro moto*

Un automobiliste, sur une route de campagne, l'été. Peut-être son passager vient-il de jeter un nouveau coup d'œil au miroir du pare-soleil. Il lui a semblé y voir briller une minute auparavant un éclat scintillant et lointain. Qu'était-ce, et qu'est-il devenu ? Trop tard. Un seul phare allumé vient soudain d'occuper toute la surface des rétros, de trouser la vitre arrière, cependant qu'à quelques mètres de son dos, à toucher le pare-chocs, les hurlements effroyables d'une bête n'en finissent pas de mourir, cinquième, quatrième, troisième.

Surprise !

C'est nous.

Une ligne blanche empêche de le dépasser. Peut-être s'est-il déjà rabattu sur le bas-côté pour nous ménager un espace, après avoir actionné, cela arrive, les essuie-glaces, les clignotants à gauche, à droite, et sans le vouloir, le klaxon attendant. Nous le remercierons du geste de la jambe brusquement dépliée. Afin qu'il ne croie pas à un autre «pousse-toi-de-là» mieux vaut un hochement profond du casque à la manière jadis austro-hongroise.

Ou bien fait-il partie des sanguins, devant. Il accélère au motif de virilité. Les virages à cent dix, un cycliste manqué d'être écrasé augmentent la température à l'intérieur de l'habitacle. Sur leur siège, une mère, des enfants s'agitent sans parvenir à éteindre la flamme née dans la broussaille, l'espoir de nous semer – nous avons quant à nous ralenti. L'incendie enthousiaste précède le moment où l'automobiliste rate un cédez-le-passage, évite à un cheveu d'être embouti, redresse in extremis, avertisseurs, embardées – louvoiements exténués le long de l'accollement. Doublons large, à petite vitesse et

warnings allumés. C'est qu'on aurait tôt fait de nous reprocher, comme les guêpes, d'exister.

Ou bien roule-t-il à la même vitesse. Une méconnaissance du terrain, une incertitude à la bifurcation, le respect de la conduite en agglomération inclinent à la prudence et lui laissent le loisir de nous détailler. Nous gronçons en attendant le vert, costumés pour un carnaval nazi, quelques-uns raidis d'arrogance, des jeunes baissent la tête ainsi que les taureaux, leurs épaules rembourrées s'apprêtent. Mais le signal dure (la campagne) et survient après, probablement, la réprobation, une sorte de pitié : nous sommes fragiles, équilibrant sur la pointe des pieds trois cents kilos à la merci d'une poignée de gravier, d'un chien errant, d'*une locomotive qui filait vers le midi*. Il trouve le cou frêle et frangible sous l'intégral, la chair, les membres, les os offerts malgré le cuir – si l'on y pense : du papier de soie.

Juste retour des choses, au fond, pour nous qui l'avons – le sait-il? – longuement observé. Notre sécurité, en le rejoignant, dépend du

choix de son véhicule (nous repérons le *prêté*, à moins que ses parents lui aient donné le leur), de la conversation qui l'occupe, de son tempérament dont on ne nous fera pas croire qu'il change au volant, rêveur, exalté, craintif, procédurier, réfléchi, égoïste, bienveillant, rancunier. Des riens nous mettent sur la piste, son visage vaut confirmation, nous pratiquons au quart de seconde un code de généralités. Qu'il ne croie pas que nous nous poussions du col en ne le regardant pas au feu. Compte tenu des renseignements que nous possédons, et en effet légèrement en surplomb, l'œil à même de plonger dans son sac à main, jusqu'à ses jambes sous le tableau de bord, ce serait de l'indiscrétion.

\*

« Chaque fois que passe à fond de train dans la rue un jeune motocycliste, une envie irrésistible me prend d'agiter les bras dans sa direction en signe d'alarme et de l'arrêter pour lui soumettre, avec une politesse extrême, les trois questions suivantes :

- 1) Quelle heure est-il exactement?
- 2) Pourriez-vous par hasard me changer cinquante fillérs?
- 3) Quelle est votre opinion sur le lyrisme tardif de Goethe?»

Dezsö Kosztolányi.  
*Au jeune motocycliste.*

Un chuintement suivi d'un claquement sec, nous avons enclenché une vitesse, éteignant le voyant de point mort. Notre spectateur conçoit-il un regret à proximité de la machine? Un projet? Le passer, finalement, ce permis. Les cuisses d'une cavalière le serrant, lunettes fumées dans le couchant, aller de Catania à Agrigente.

Qu'il ne rêve plus, nous ne voyons rien du paysage.

Ni monument ni belvédère, un arrière-plan mouvant dont on pressent qu'il est ras ou élevé, dégagé ou menaçant de nuages. La nuit merveilleuse qui règne en Arles passe en un bref frôlement; nous résolvons la Brenne en trois couleurs, rose, blond, argent; la mer le long des côtes, les fleuves qui tracent à

gauche une frontière, nous soulagent de prendre dans leur direction. Nous ne nous attardons pas, sauf aux terrasses des bistrot où nous laissons la *Bandit* fumer, étonnés d'être si soudain ailleurs, étrangers au pays et à son rythme.

C'est la route que nous aimons. Son grain, ses courbes, les épingles à cheveux qu'elle dissimule dans ses chignons montueux, ses longs étirements. L'instinct qu'elle fait surgir en nous, cette faculté de prévoir, de décider en un quart de seconde. Et, puisque nous sommes toujours là, le plaisir d'avoir eu raison d'être fous. Si doubler était un but en soi, nous serions morts depuis longtemps. Semblables aux archers zen oublieux de leur cible, nous dépassons en vue d'un objectif plus lointain que la destination : l'asphalte en solitaire. À force d'écarter les soupirants de cette peau rugueuse en gravillons et lisse en brai de pétrole, après que nous avons lutté au point d'avoir les avant-bras endoloris, nous accédons enfin à la grâce, le ciel vers Clermont-Ferrand, le Massif central formant son piédestal sauvage. La pesanteur abolie au

profit de la loi centripète, il nous semble avoir déjà survolé ces villages, ces champs, ces bois, d'un simple mouvement du poignet.

Bien sûr que la vie est un rêve dont nous ne nous réveillerons pas.

\*

Les statistiques des assureurs sont formelles : nous sommes sept fois plus de tués que chez les autres conducteurs. La fréquentation d'une fin rapide épure nos états d'âme et prête aux préparatifs quelque chose d'une cérémonie. Nous déverrouillons l'antivol, fermons notre blouson, nous coiffons du casque, enfilons les gants avec des façons de moines soldats. Où va notre regard, visière remontée, au moment où nous enfourchons l'engin ? barbares qui humons la direction du vent dans les banlieues.

La plupart d'entre nous ont économisé sur des salaires à qui l'on voit les côtes pour en arriver là. Nous « touchons » – c'est le terme des concessionnaires – notre première moto en continuant d'habiter chez nos parents, ce

qui réduit les frais. Pareille modestie se reproduit au niveau des indicateurs, sous le plexi, où ne subsiste plus, à côté du liquide des freins, que le compte-tours (au reste, les kilomètres-heure nous intéressent moins que l'allure ordonnée par la route, ce commandement subtil qui laisse à deviner les flics postés, et, à l'envol d'oiseaux trop tard surpris, qu'on va *vraiment* trop vite). Opaque est notre caractère. Cancres tôt près d'autres radiateurs, on ne donnait déjà pas cher de notre peau. Et si, au mépris des conventions, nous n'avions pas les mêmes valeurs ? Nous retrouvions notre cambrure une main à la hanche, et l'autre au guidon bas de la Malagutti, à agacer tout le monde. Au final : à n'ennuyer personne.

Nous plairions à des filles. Lu dans un chiotte, à Rennes : « J'aime Yan, surtout sur sa moto. » Moi aussi. Réservé, farouche au point de n'avoir parfois qu'une selle monoplace, il pèse ses mots en buvant un demi. Ses yeux en signifient plus long, plus loin vers l'absence. Il lui arrive d'éclater d'un rire candide. On dirait un permissionnaire. Un sursitaire. Il en profite pour allumer une cigarette.

\*

Nous avons d'étranges compagnons, depuis peu, sur les routes de France. Ni d'autres motards qui adressent le signe en V, ni des taverniers avenants qui conservent, entre des cartes postales où sont des femmes à poil, les photos des bécanes auxquelles ils ont dû renoncer. Mais ces silhouettes découpées, peintes en noir, plantées aux intersections, dans les virages dangereux. Quelquefois trois, épaule contre épaule. Avec un cœur saigné d'une flèche (Lozère), les mains dans les poches (Médoc). À Rochefort, on leur a dessiné des sourires à la peinture. On renouvelle, près de Pau, des fleurs fraîches à leur pied.

Des personnes ont péri ici précisément, désolé pour les proches. Leurs fantômes, toiles d'araignée aux aisselles, sont censés inspirer la prudence. Nous n'ignorons pas qu'il s'agit de familles éblouies par des phares, de jeunes gens au sortir d'une boîte. Nous les tenons, nous, pour frères d'armes, camarades de camarade. Nous leur adressons le signe que

*Les Disparus de Saint-Agil* réservaient au squelette près du tableau, quand ils entraient en classe, « Salut Martin ! » Ils pèsent peu. Une fumée. Le simple bout de bois fiché en terre des tombes musulmanes. Nos vanités. La stèle est anonyme et sans date. Nous aimerions y voir marqué : « Nous recherchions l'oubli ».

\*

Vert.

Le temps pour le conducteur de tendre le cou, d'embrayer, nous sommes partis (nous partons toujours les premiers). Première, deuxième, troisième. Nous avons disparu des consciences avant même d'être hors de vue.

Une ombre est vite passée.